

LA QUESTION AGRAIRE

INTRODUCTION

Le texte dont on va lire ici la première partie se situe dans la perspective de travail définie au numéro 1 : contribuer à la restauration du programme communiste en opérant un retour à Marx. Or, la question agraire est un thème central de l'oeuvre de Marx, et la Gauche Communiste d'Italie en a toujours montré l'importance. Nous commençons ici un premier cycle de publications consacré surtout à prouver la validité de l'oeuvre de Marx, dont les résultats généraux ont tous été vérifiés dans le cours du mode de production capitaliste, y compris dans l'agriculture, contrairement aux assertions révisionnistes bourgeoises habituelles qui prétendent que Marx s'est trompé dans ses prévisions.

Marx avait prévu que dans l'agriculture il y aurait concentration et centralisation du capital (toutefois, pour des raisons spécifiques que nous examinerons, le capital connaît des difficultés -lesquelles loin d'être ignorées par Marx sont au contraire fort bien décrites par lui- qui freinent ce processus). Bien que le capital naisse dans l'agriculture, ce n'est qu'une fois parvenu à la soumission réelle du travail dans l'industrie, qu'il peut étendre cette domination à l'agriculture, malgré la persistance d'obstacles inhérents au mode de production capitaliste.

L'évolution de l'agriculture depuis 1945 dans les pays où la forme capitaliste est la plus avancée, confirme pleinement la perspective du mouvement communiste défendue par Marx, Engels, Kautsky, Lénine, la Gauche, réduisant ainsi à néant les prétendues 'critiques' des économistes bourgeois ou 'marxistes'.

Parmi ces derniers, même ceux qui paraissent défendre des positions de classe ne sont pas les moins révisionnistes (ainsi des diverses gauches luxemburgistes qui estiment que Marx et Engels ont commis des erreurs dans l'évaluation de la question paysanne.)

Ce cycle comprendra l'étude de la théorie de la rente et s'étendra sur plusieurs numéros. La lecture n'en sera donc pas facilitée. En effet, le rapport de forces actuellement défavorable au mouvement communiste nous impose une périodicité et une pagination ultra-réduites peu propices à la publication de longs travaux, ce qui est pourtant une nécessité. Aussi sommes-nous contraints de fragmenter ce texte. D'autre part, un travail relativement long sur la Gemeinwesen est en cours et occupera toute la place du numéro 3 (Nov 77) ce qui reporte le second volet de ce cycle au numéro 4!

A l'achèvement de ce cycle, il serait logique de se consacrer à l'étude historique de l'attitude du mouvement communiste par rapport à la question paysanne :

-Examen des stratégies et tactiques du parti communiste depuis Marx.

-Stratégie, tactique et mesures révolutionnaires élaborées et défendues par le parti mondial au cours de la prochaine révolution, liées à la prévision en ce qui concerne l'agriculture.

Pour ce qui est de ce premier travail, il se situe dans la continuité des

thèses publiées dans le numéro 6 d'Invariance au chap.4.3 (pp.102-112). Elles fixent dans leur cadre général les éléments qui seront développés ici.

Invariance n'a fait elle-même dans ces thèses que perpétuer la tradition de la Gauche italienne qui comme nous l'avons indiqué a toujours défendu l'importance de la question agraire dans l'oeuvre de Marx.

"Notre école a toujours présenté l'histoire de la question agraire comme la véritable clé de voute de tout l'édifice de la géniale doctrine de Marx. En celà, nous sommes fidèles à la lettre aux formulations de celui-ci, et nous avons beaucoup fait pour le démontrer. C'est de même la question agraire qui se trouve à la base de la conception défendue par Lénine sur les phases successives du développement historique et social en Russie, conception absolument orthodoxe et qui n'innove en rien par rapport à Marx. Le magnifique effort scientifique de Marx dans le domaine de la question agraire a pour couronnement une thèse historique de première importance : LA FORME CAPITALISTE DE PRODUCTION REPRESENTE UNE IMMENSE CONQUETE EN CE QU'ELLE FACILITE A L'HOMME LA CONSOMMATION DES PRODUITS MANUFACTURES LES PLUS VARIES ; PAR CONTRE ELLE LUI REND RELATIVEMENT PLUS DIFFICILE CELLE DES PRODUITS ALIMENTAIRES ET DE L'AGRICULTURE EN GENERAL.

Dans la civilisation mercantile et bourgeoise d'aujourd'hui, les hommes ont beaucoup de fer mais peu de pain : de là le cri du grand agitateur Blanqui invitant les prolétaires à se libérer de cette condamnation : Qui a du fer a du pain! à condition d'apprendre à s'en servir dans la guerre de classes au lieu de le travailler à l'usine. Si chez Marx et Lénine, cette révolte généreuse et désespérée s'élève au niveau d'une science de la révolution et de la dictature du prolétariat, ils n'ont pas renié Blanqui sur ce point.

Pour développer sa lumineuse théorie, Marx constitue le modèle ternaire de la société bourgeoise (laquelle n'est pas composée de deux classes seulement) que Lénine adopte et revendique à chaque pas. Notons ici que seuls les imbéciles peuvent se trouver embarrassés par le fait que Marx fit sa découverte en étudiant la société anglaise du XIX^è Siècle dont l'agriculture semblait libérée à tout jamais de formes rurales impures, caractéristiques de la féodalité tandis que la plus brillante application en a été faite par Lénine pour la Russie du XX^è Siècle où, justement on butait à chaque pas contre les obstacles accumulés par un moyen-âge attardé.

Modèle ternaire, disions-nous; il se compose chez Marx du propriétaire foncier, qui a le monopole de l'ACCES A LA TERRE et qui touche la RENTE; de l'entrepreneur capitaliste qui a celui des moyens de production (capital courant) aussi bien dans l'agriculture que dans l'industrie proprement dite et qui touche le PROFIT, du travailleur salarié (aussi bien agricole qu'industriel) qui, privé de terre et de capital, n'a que sa force de travail et touche le SALAIRE.

Tous les pays bourgeois sont pleins de formes hétérogènes qui échappent à ces trois types du modèle. Par exemple le fermier et le métayer sont des types hybrides du deuxième et du troisième type : ils fournissent le capital d'exploitation et le travail personnel, et ils touchent un revenu cumulant profit et salaire. Le paysan propriétaire est un hybride des trois types : il a la propriété de la terre, le capital d'exploitation et la force de travail : il devrait recevoir à la fois rente, profit et salaire.

Le bilan de ces formes mixtes montre pourtant que leurs représentants sont non au-dessus, mais au-dessous du niveau historique, économique et social des salariés.

(suite de la citation page suivante)

Dans une société pleinement bourgeoise ceux-ci les dépassent de mille coudées parce que seuls ils possèdent le pouvoir magique découvert par Marx de faire sauter l'enveloppe dans laquelle cette société est enfermée. Les types hybrides au contraire sont rivés sans espoir à la conservation aujourd'hui et demain à la contre-révolution. Ces couches paysannes ont joué il est vrai un grand rôle révolutionnaire dans les sociétés pré-bourgeoises et dans les périodes de transition au capitalisme : mais ce rôle est achevé. Marx et Lénine le savaient parfaitement sans pour cela se croire obligés de modifier le moins du monde la doctrine et le programme communiste."

(Dialogue avec les morts)

-1- Les Trois Classes du Mode de Production Capitaliste.

1.1 Les deux phases historiques du développement économique de la production capitaliste.

La périodisation en deux phases du cours du mode de production capitaliste est un élément fondamental pour comprendre le capital comme un être en devenir. Ainsi tout le cours du mode de production a pu être compris et décrit par Marx, et aucune situation nouvelle n'est venue démentir son analyse. L'existence d'une périodisation du capital est déjà mentionnée dans les oeuvres publiées du vivant de Marx (cf. Le Capital Livre I - Pléiade I p.1196) et concerne tous les développements sur la plus-value absolue et relative etc... mais l'usage des termes "soumission formelle et soumission réelle du travail au capital" est plus fréquent dans 'Un chapitre inédit du Capital' non publié du vivant de Marx.

Ceci n'atténue en rien la portée de cette distinction dans la mesure où elle intervient tout au long de l'oeuvre. Il faut préciser toutefois que si ces deux phases sont méthodologiquement distinctes l'une de l'autre et successives, elles ne sont pas totalement séparées dans le temps. La phase de soumission réelle se développe sur la base de la phase de soumission formelle qui elle-même peut être introduite lorsque la première est déjà réalisée. La différence se situe au niveau de la prédominance qualitative de l'une ou de l'autre phase, dans la mesure où même dans la phase réelle, l'extraction de plus-value absolue et d'autres déterminations de la phase formelle subsistent.

"Si l'on considère à part chacune des formes de plus-value, absolue et relative, celle de la plus-value absolue précède toujours celle de la plus-value relative. Mais à ces deux formes de plus-value correspondent deux formes distinctes de soumission du travail au capital ou deux formes distinctes de production capitaliste, dont la première ouvre toujours la voie à la seconde, bien que cette dernière, qui est la plus développée des deux puisse ensuite constituer à son tour la base pour l'introduction de la première dans de nouvelles branches de production."

(Marx - Un chapitre inédit du capital p.201)

Affirmer la périodisation ne revient donc pas à mettre en cause l'unicité de l'être du capital, principe de base de la théorie communiste. La critique communiste de l'économie politique démontre que l'origine de la valeur se trouve dans le seul travail humain et que le temps de travail constitue la seule source et mesure de la valeur. Le but de la production capitaliste consiste dans la plus grande appropriation possible de plus-value. Celle-ci est la différence entre la valeur créée par la force de travail (la capacité de travail de l'ouvrier) et la valeur de la force de travail (laquelle comme toute marchandise a une valeur égale au temps de travail moyen socialement nécessaire à sa reproduction). Le capital est donc une valeur qui cherche à se valoriser grâce au surtravail qu'il extorque à l'ouvrier.

Pour ce faire le capital a recours à deux types successifs d'extorsion de la plus-value, lesquelles caractérisent les deux phases historiques du développement économique de la production capitaliste : la phase de soumission formelle du travail au capital et la phase de soumission réelle du travail au capital.

1.1.1. Phase de soumission formelle du travail au capital : production de plus-value absolue.

Dès cette phase, le procès de travail est soumis au procès de valorisation du capital. Celui-ci, dans le procès de production accroît sa valeur d'un incrément appelé plus-value. Cependant, dans la phase de soumission formelle, les procédés techniques hérités des anciennes formes de production pré-capitalistes ne sont pas modifiés et sont utilisés tels quels dans le procès de production. Dès cette époque existe une classe de travailleurs libres dont la force de travail est marchandise, et c'est sur son exploitation que repose la valorisation du capital. Le seul recours que possède alors le capital pour extorquer plus de plus-value (en supposant que le prix de la force de travail n'est pas abaissé au-dessous de sa valeur), est d'allonger la journée de travail afin d'accroître la part de travail non payée de celle-ci. Ce procédé est caractérisé par Marx (cf. Capital I, 5, 16) comme production de plus-value absolue.

"C'est justement par opposition au mode de production capitaliste pleinement développé que nous appelons soumission formelle du travail au capital, la subordination du capital d'un mode de travail tel qu'il était développé avant que n'ait surgi de rapport capitaliste. Les deux formes ont en commun que le capital est un rapport coercitif visant à extorquer du surtravail, tout d'abord en prolongeant simplement la durée du temps de travail, la contrainte ne reposant plus sur un rapport personnel de domination et de dépendance mais simplement sur les différentes fonctions économiques. En fait le mode de production spécifiquement capitaliste connaît encore d'autres modes d'extorsion de la plus-value, mais sur la base d'un mode de production pré-existant, c'est-à-dire d'un mode donné de la force productive du travail et du travail correspondant au développement de cette force productive, la plus-value ne peut être extorquée qu'en prolongeant la durée du temps de travail, sous forme de la plus-value absolue. La soumission formelle du travail au capital ne connaît donc que cette seule forme de production de plus-value."

(Marx - un chap. inéd. du capital. p.195)

Ce qui caractérise également cette phase c'est une concentration et une centralisation du capital peu développées. Les unités de production sont petites et le volume des moyens de production mis en mouvement, réduit. De même, l'échelle de la production (masse de marchandises produites) est restreinte. L'organisation technologique du travail est encore héritée des anciennes formes de production. Le capitaliste emploie peu d'ouvriers

et travaille souvent avec eux. Cependant cette phase dont la caractéristique essentielle est qu'elle repose sur la production de plus-value absolue forme la base générale du système capitaliste et le point de départ de la production de plus-value relative.

1.1.2 Phase de soumission réelle du travail au capital : production de plus-value relative.

Comme nous l'avons dit celle-ci se développe au sein de la soumission formelle du travail au capital. Elle peut être la base de l'introduction de cette dernière là où elle n'existait pas encore. Mais le développement du mode d'extorsion fondé sur la plus-value relative n'est pas seulement quantitatif. Il arrive un moment où sa généralisation en fait le mode prédominant d'extorsion de la plus-value. La quantité se transforme en qualité. Du point de vue historique ce passage se situe au moment de la première guerre mondiale qui ouvre la période de métamorphose du capital. Le procès de production de plus-value relative domine désormais la base économique de la société, mais sa prédominance nécessite et provoque une mutation fondamentale des superstructures sociales.

A la faveur de la guerre et également de l'intervention violente du prolétariat que le capital dût réprimer, celui-ci a pu asseoir sa domination sur la société dans sa totalité.

Cette domination se caractérise par un totalitarisme croissant dû à la difficulté grandissante d'accroître la masse de plus-value extorquée au prolétariat : l'Etat devient l'arme du capital pour rationaliser l'économie et favoriser l'exploitation. Le capital ne peut tolérer aucune expression qui ne soit pas conforme à son être. Il se pose comme seule et unique présupposition de la société et des rapports entre les hommes. Il est vital pour lui d'intégrer le prolétariat, ce qu'il réalise à travers le fascisme, une fois passé le point culminant (1919) de la vague révolutionnaire, l'intégration des syndicats, et la tentative d'accorder une réserve aux prolétaires en haussant les salaires réels et grâce à la "garantie de l'emploi" etc...

De même avec la première guerre mondiale s'accroît la transformation de la base matérielle (système Taylor, production de masse, usage intensif de la science, concentration et centralisation marquées des capitaux permettant la "planification" etc...)

Avec la phase de soumission réelle, la forme du procès de production est modifiée, la nature et les conditions réelles du procès de travail sont bouleversées et apparaît une technologie spécifiquement capitaliste. La science joue un rôle prépondérant dans le développement des forces productives. Les capitaux sont concentrés et centralisés en peu de mains, la scission entre la propriété et la fonction du capitaliste est effective. En même temps il y a dépersonnalisation du capital, la classe bourgeoise se voyant tendanciellement expulsée du procès de production par le mouvement même du capital. L'échelle de la production s'élargit et nécessite l'emploi d'une plus grande quantité de capital fixe. L'extraction de plus-value relative implique donc une productivité croissante du travail.

Le capital, après s'être débarrassé des obstacles antérieurs à sa valorisation (vestiges des formes de production pré-capitalistes) n'a plus à lutter que contre ses propres contradictions qui s'accroissent, plus particulièrement contre la contradiction valorisation/dévalorisation qui se présente sous l'aspect de la lutte contre la baisse tendancielle du taux de profit général.

"Il y a production pour la production, production comme fin en soi dès que le travail est soumis formellement au capital, que le but immédiat de la production est de produire le plus possible de plus-value et que la valeur d'échange du produit devient le but décisif. Mais cette tendance inhérente au rapport capitaliste ne se réalise d'une manière (./.)

adéquate et ne devient technologiquement aussi une condition nécessaire qu'à partir du moment où s'est développé le mode de production spécifiquement capitaliste, autrement dit, la soumission réelle du travail au capital." (Marx - chap.in. p.221)

1.1.3 Phase de soumission réelle ou "capitalisme monopoliste d'Etat" ?

Alors que, comme nous l'avons vu, Marx maintient l'unicité du capital en montrant comment il se réalise en totalité à travers deux phases successives qui décrivent le cours INTEGRAL du mode de production capitaliste, il n'en est évidemment pas de même pour les économistes de tous bords : bourgeois, stalinien, trotskyste et ultra-gauchiste.

Pour tous ceux-ci, Marx aurait décrit le "capitalisme du XIX^e siècle" et donc tout ce qui s'est passé après lui (les métamorphoses décrites plus haut) nécessiterait une nouvelle explication et un "enrichissement" de la théorie. Quant aux "approfondissements" explicatifs qu'ils proposent, ceux-ci varient selon leur allégeance au léniniste ou luxemburgiste.

Les premiers distinguent une phase de libre concurrence, "capitalisme de libre concurrence", et une ère monopoliste, le "capitalisme monopoliste" ou "capitalisme monopoliste d'Etat".

Les seconds, ayant décidément renoncé à la thèse selon laquelle les forces productives ont cessé de croître en 1914 (!) (conséquence d'ailleurs parfaitement logique avec les thèses de Rosa Luxemburg) préfèrent distinguer entre une phase ascendante du mode de production capitaliste qui s'étendrait jusqu'à la première guerre mondiale, et une phase de "décadence du capitalisme" par la suite.

Pour les deux espèces, Marx ayant écrit dans le "capitalisme de libre concurrence" ou bien dans la "phase ascendante du capitalisme", ses thèses seraient donc périmées, ou, ce qui n'est pas mieux, à compléter pour la phase présente : Ainsi pour Staline :

"La loi de la plus-value est une loi d'ordre trop général qui ne touche pas aux problèmes du taux supérieur de profit, dont la garantie est la condition du développement du capitalisme monopoliste. Pour combler cette lacune, il faut concrétiser la loi de la plus-value et la développer plus avant, en accord avec les conditions du capitalisme de monopole, en tenant compte que ce dernier ne réclame pas n'importe quel profit, mais le profit maximum. C'est ce qui fait la loi économique fondamentale du capitalisme actuel." (Staline : Les prob.éco. du soc. en URSS p.39)

Il en va de même pour le trotskyste Mandel qui pense que :

"Le capitalisme de monopoles vise avant tout la défense et l'augmentation du taux de profit des trusts. Ainsi s'établit un taux de profit monopolistique supérieur au taux de profit moyen."

Au contraire, dans la lignée de Marx, la Gauche avait répondu à Staline (cf. Dialogue avec Staline) que le capital - dans sa totalité - se développe en luttant contre la baisse tendancielle du taux de profit général (contradiction valorisation/dévalorisation). Les contradictions et les résultats mis en évidence par Marx, bien loin d'être dépassés avec le développement de la concentration du capital sont au contraire pleinement effectifs avec la phase de subordination réelle du travail au capital, car à ce moment là seulement est réalisé le mode de production spécifiquement capitaliste.

Les théoriciens du capitalisme monopoliste d'Etat ne voient donc qu'un aspect partiel du mouvement du capital, la concentration et la centralisation de celui-ci. Le saut qualitatif qui intervient dans le procès de valorisation (passage de la plus-value absolue à la plus-value relative) n'est donc pas

mis en relief, ce qui implique que le processus de concentration lui-même ne peut être bien démontré car la concentration et la centralisation du capital découlent de son procès de valorisation.

D'autre part Marx n'a jamais opposé rigidement le monopole et la concurrence comme étant antithétiques et devant s'exclure (ceux qui voient dans le monopole l'antithèse de la concurrence 'flirtent' singulièrement avec Proudhon).

"Dans la vie pratique, on trouve non seulement la concurrence, le monopole et leur antagonisme, mais aussi leur synthèse, qui n'est pas une formule mais un mouvement. Le monopole produit la concurrence, la concurrence produit le monopole. Les monopoles se font de la concurrence, les concurrents deviennent monopoleurs. Si les monopoleurs restreignent la concurrence entre eux par des associations partielles, la concurrence s'accroît parmi les ouvriers; et plus la masse des prolétaires s'accroît vis-à-vis des monopoleurs d'une nation, plus la concurrence devient éffrénée entre les monopoleurs des différentes nations. La synthèse est telle qu'elle ne peut se maintenir qu'en passant continuellement par la lutte de la concurrence." (Marx - Misère de la philosophie - p.158)

D'autre part la concurrence ne fait qu'exécuter les lois du capital, les capitaux ne pouvant se reproduire que dans leur diversité, ce qui n'exclut pas que le capital soit concentré en une seule compagnie de capitalistes ou dans l'Etat (cf. Marx - Oeuvres t.1 p.1169)

Jamais le passage de la propriété des moyens de production aux mains de l'Etat n'a constitué un trait anti-capitaliste, bien au contraire. L'anti-monopolisme du PCF par exemple ne vise rien moins sur le plan politique qu'à camoufler l'existence de l'exploitation et à immerger le prolétariat dans le "peuple de France", tout entier dréssé contre "les banquiers monopoleurs", les "riches", les "gros" etc...

En fait l'objet central de la critique prolétarienne, c'est le procès de valorisation, c'est-à-dire le lieu où se produit et se reproduit le rapport capitaliste lui-même.

"Le procès de valorisation du capital a essentiellement pour but de produire des capitalistes et des travailleurs salariés." (Marx - Grundrisse)

En montrant qu'il y a périodisation du capital, le communisme montre que celle-ci trouve son origine et sa base dans le procès de valorisation. Les changements qui interviennent dans les superstructures juridiques (rapports de propriété) ou les conditions de vie de l'entreprise et de la société ne sont que des phénomènes qui découlent de cette périodisation. Critiquer le monopole n'est pas remettre en cause le rapport de production capitaliste, de même la critique gauchiste de la 'marchandise' ou du 'travail' s'attaque à des aspects partiels de la domination capitaliste et non à sa base réelle (là où le communisme l'attaque) : le procès de valorisation.

En conséquence les objectifs que tenteront d'assigner au prolétariat ces forces contre-révolutionnaires seront toujours en opposition à son but réel. Proposer au prolétariat des nationalisations ou la gestion des entreprises par les travailleurs n'est rien d'autre que l'inviter à choisir librement la forme de son exploitation. Que le programme de ces forces contre-révolutionnaires prévoie l'utilisation de la voie parlementaire ou celle de la violence ne change rien à l'affaire. Le prolétariat a à leur opposer d'abord l'arme de la critique : son programme invariant (abolition du salariat, de la valeur et des catégories marchandes, destruction des classes et de la division du travail, etc...) puis dans la guerre de classe, la critique par les armes.

Les théories staliniennes (anti-monopolisme) ou gauchistes (autogestion, pouvoir ouvrier etc...) ne sont qu'une fraction de l'économie politique. Sur le fond même, cette fraction rejoint l'économie libérale, laquelle distingue elle aussi une phase de libre concurrence suivie d'une phase de concurrence monopolistique.

Le contenu positif de l'économie politique s'est épuisé vers 1830, ouvrant la voie à sa critique communiste qui est seule à même de prévoir rigoureusement le cours du mode de production capitaliste et d'énoncer les moyens de sa destruction.

En ce qui concerne les partisans de la décadence, dont l'expression la plus achevée aujourd'hui est le Courant Communiste International (CCI) - Révolution Internationale-France, Internationalisme, Venezuela, Internationalisme, Belgique - World Revolution, GB etc...) ceux-ci rompent avec le communisme sur tous les plans : contenu et méthode. Soucieux d'établir une dialectique de la décadence, ils ne font que prouver jusqu'où peut aller la décadence de la dialectique. La convergence formelle qui peut exister entre certaines positions de notre courant et les leurs (anti-parlementarisme, reconnaissance de l'intégration des syndicats, crise etc...) ne doit pas cacher le profond antagonisme qui existe au niveau des racines historiques.

Découper la courbe de vie du mode de production capitaliste en une phase ascendante et une phase de décadence relève d'une analyse grossièrement erronée de la réalité capitaliste.

Pour le CCI, le caractère inéluctable de la décadence se manifeste à chaque forme de production. C'est seulement à l'issue de la phase de déclin nécessaire que peut surgir une forme supérieure. Dans cette vision, le cours historique de toute forme de production incluerait automatiquement une période de ralentissement définitif de la croissance des forces productives. Cette conception rejoint, dans son gradualisme, le révisionnisme. Le communisme ne naît donc pas ici d'un saut brusque à l'apogée du développement des forces productives du mode de production capitaliste, mais peu à peu, au déclin de celles-ci.

"Pour que le socialisme puisse devenir une réalité, il faut non seulement que les moyens pour son instauration (classe ouvrière-moyens de production) soient suffisamment développés, mais encore que le système qu'il est appelé à dépasser - le capitalisme - ait cessé d'être un système indispensable au développement des forces productives pour ^{en} devenir une entrave croissante c'est-à-dire qu'il soit entré dans sa phase de décadence." (RI - anc.série - N°5 p.72)

Il y'a déjà longtemps que la Gauche d'Italie a fait justice d'une telle conception, lorsqu'elle précisait, à la réunion de Rome de 1951 :

"Marx n'a pas escompté une montée et ensuite un déclin du capitalisme mais au contraire l'exaltation dialectique de la masse des forces productives que le capitalisme contrôle, leur accumulation et leur concentration illimitée, et, en même temps, la réaction antagonique des forces dominées représentées par la classe prolétarienne."

Compte tenu de cet antagonisme, c'est au moment du plus haut développement des forces productives et de sa rupture dans la crise catastrophique que doit surgir la révolution communiste.

D'autre part l'application indéterminée du concept de décadence à des modes de production historiquement différents est la marque de la pensée petite-bourgeoise du CCI. Il s'agit d'une vieille déviation qui consiste à éterniser les catégories historiques propres au mode de production capitaliste. Mais si la pensée bourgeoise classique applique les catégories du monde bourgeois à toute l'histoire passée en leur donnant ainsi un caractère naturel et éternel, le CCI lui, commence par dégager ces catégories

des formes de production antérieures, et, seulement ensuite essaye de les vérifier dans le mode de production capitaliste.

L'argument développé par le CCI est qu'il faut d'abord "dégager le concept général de décadence d'un système" grâce à l'expérience du passé, après quoi on peut appliquer

"ce concept général au cas particulier du capitalisme pour en déduire les traits spécifiques et les concepts politiques". (id.p.76)

Or, partir du passé pour comprendre le présent, c'est comme nous le verrons plus loin tout à fait contradictoire avec la méthode de Marx. Dégager de toute l'histoire passée une catégorie éternelle, c'est agir à la manière

"des économistes qui effacent toutes les différences historiques et voient la forme bourgeoise dans toutes les formes sociales." (Marx-1857)

Fort de l'autorité d'historiens et d'économistes bourgeois, le CCI disserte pompeusement sur l'inflation et la "dévaluation galopante des monnaies aussi bien dans le Bas-Empire qu'à la fin du Moyen-Age" (p.86) ou sur la baisse des profits dans la Rome Antique comme caractéristiques permanentes (donc an-historiques) de la décadence. Ceci a pour conséquence d'abolir la spécificité du mode de production capitaliste. La vision gradualiste dénie tout sens à l'histoire, chaque société, antique, féodale et capitaliste étant envisagée comme un système clos et autonome, reproduisant à chaque fois la même courbe de vie. L'histoire devient alors hasardeuse. Les phénomènes spécifiques à la phase de soumission réelle (voir plus haut) sont incompris et banalisés comme formes cycliques du développement historique. (Passons sur les arguments purement bouffons tels que la folie des chefs d'Etat -Caligula puis...Nixon!- comme signes indiscutables de décadence !)

Dans ses causes, et à un niveau plus profond, la théorie de la décadence provient de l'incompréhension du rôle historique de la périodisation. Se basant sur la théorie de Rosa Luxemburg selon laquelle l'effondrement du mode de production capitaliste survient par suite du manque de débouchés que fournissaient les formes de production pré-capitalistes subsistant sur la planète, le CCI ne voit pas la possibilité du développement du mode de production capitaliste après 1914. Par conséquent il y a incompréhension de la phase de soumission réelle qui est celle où le capital débarrasse des formes de production pré-capitalistes ne lutte plus que contre ses propres contradictions (valorisation/dévalorisation).

Si les théories de Rosa Luxemburg sont en elles-mêmes fausses (ceci sera traité dans un travail ultérieur), elles sont de plus complètement incomprises par les épigones. Ainsi, si l'on se place du point de vue du CCI, il devient impossible d'expliquer l'accumulation du capital qui a eu lieu depuis la fin de la dernière guerre. Notons à ce propos que le taux de croissance au XX^e siècle (y compris la stagnation de 1929 à 1939) a été plus élevé qu'au XIX^e siècle. Pour le CCI (cf RI Nlle série N°4 p.42) cette accumulation a eu trois principaux champs d'expansion. Examinons-les rapidement :

1°-"La reconstruction consécutive à la deuxième guerre"

Or, cette reconstruction n'est pas explicable sur la base de l'analyse luxemburgiste car celle-ci présuppose une demande préalable fournie par les formes de production pré-capitalistes, lesquelles ont été qualitativement détruites. C'est de cette destruction qu'on infère l'existence de la décadence!

2)-"La production permanente et massive d'armements et fournitures militaires."

On peut, grâce à cet expédient, expliquer comment se réalise improductivement une partie de la plus-value, mais en aucune manière comment peut-être réalisée la plus-value utilisée de manière productive, problème qui était au centre de l'étude de Luxemburg.

3°-"La meilleure exploitation de marchés anciens".

Chez Rosa Luxemburg, le capital atteint ses limites lorsqu'il a peu à peu détruit les marchés extra-capitalistes, se privant ainsi d'une demande solvable nécessaire à la réalisation de la plus-value. Par conséquent quels sont les marchés dont parle le CCI ? De deux choses l'une : ou bien ce sont des marchés capitalistes mais dans ce cas leur rôle dans l'accumulation est nulle selon l'orthodoxie luxemburgiste, ou bien ce sont des marchés extra-capitalistes, ceux-là même dont on affirme qu'ils ont été détruit voilà 50 ans !

La vision gradualiste du développement historique interdit au CCI de comprendre la nature du prolétariat, être négatif du capital. Pour eux il y a coupure dans le devenir de la classe prolétarienne : celle-ci ne devient révolutionnaire qu'en 1914, au moment de la coupure dans le capital. Avant cela elle est réformiste. En ce sens ni la naissance de la théorie communiste ni les révolutions prolétariennes du XIX^e siècle ne peuvent être comprises. (Sommet de l'absurdité, la Commune de Paris est un "accident de l'histoire" ! -cf. RI Nlle série N°2 p.40).

Le prolétariat apparaît comme naturellement réformiste et déterminé à n'être révolutionnaire que par le seul fait que le capitalisme en décadence ne peut plus rien lui accorder. Une telle vision implique donc aussi une mauvaise compréhension du rôle des syndicats et de leur intégration, ainsi que celui de l'Etat dans la domination réelle du capital.

L'apriorisme de la décadence mène donc à une interprétation erronée de la réalité historique. Les signes qui sont ceux du développement du mode de production capitaliste, de son renforcement par le passage à la soumission réelle du travail, et que Marx avait prévus, sont interprétés comme manifestations de la décadence "concept à peine ébauché par Marx" (N°2 p.38).

Par exemple l'intervention croissante de l'Etat dans l'économie (donc la concentration et la centralisation croissantes) est interprétée comme signe d'affaiblissement du mode de production capitaliste. L'argument est encore une fois tiré du passé :

"On constate le très fort développement de l'interventionnisme économique de l'Etat aussi bien dans le déclin de l'Empire Romain que dans celui du féodalisme." (RI. anc. série N°5 p.96)

Le dépérissement des idéologies est incompris. Le CCI croit que la mort des valeurs traditionnelles signifie la faiblesse du capital, alors qu'elle est en fait le signe de sa bonne santé : pour unifier les hommes dans sa communauté matérielle, le capital n'a plus besoin d'autre présupposition que lui-même. Tout ce qui était utile à son développement dans la phase de domination formelle (la politique, la religion, l'art etc...) devient superflu, car le capital est assez fort pour unifier lui-même les hommes et constituer leur seule idéologie.

Pour conclure sur ce point, nous dirons que nous maintenons la vieille thèse communiste de l'unicité de l'être du capital, dans l'espace et dans le temps. Les modifications qu'il subit au cours du passage à la phase de soumission réelle constituent la réalisation des présupposés qui le fondent et non une remise en cause de ces présupposés.

Admettre une différence de fond entre deux périodes ou moments du cycle capitaliste re capitaliste revient à invalider la théorie révolutionnaire puisque celle-ci ne concernerait qu'un seul de ces moments, et en l'occurrence le moins développé. Il est logique qu'alors on déclare la théorie périmée ou -ce qui est pire- (Nous préférons les adversaires déclarés de la théorie à ses partisans enrichisseurs) on se propose de la "développer" à l'aide de concepts nouveaux. Là encore se vérifie notre vieille équation ; "annoncia-tour de cours nouveau = traître" (cf. Dialogue avec les morts).

Pour lutter contre celà, il faut réaffirmer l'invariance, et, en accord avec Marx, le caractère de totalité organique de la théorie. Marx est le théoricien du prolétariat et donc il étudie toujours le capital du point de vue du communisme établissant ainsi non sa biologie mais sa nécrologie. Dans un passage célèbre s'affirme la méthode qui correspond à cette organicité :

"L'anatomie de l'homme est la clé de l'anatomie du singe, les virtualités qui annoncent dans les espèces animales inférieures une forme supérieure ne peuvent être comprises que lorsque la forme supérieure est elle-même déjà connue." (Marx - 1857)

Celà signifie qu'on ne peut comprendre le mode de production capitaliste (et les sociétés qui l'ont précédé) que lorsque les éléments négatifs qu'il contient (les bases du communisme) sont suffisamment développés pour être connus. C'est ce qui permet à la théorie de ne pas faire une phénoménologie du capital, mais d'anticiper - par delà son développement intégral - sur sa destruction. Celà implique également que les moyens définis pour sa destruction (constitution de la classe en parti politique, violence, dictature du prolétariat et terreur révolutionnaire) soient donnés une fois pour toutes. Le but que poursuit le prolétariat : l'instauration du communisme, est inscrit dès le départ dans le capital et en constitue la contradiction invariable qui le détruira. Celà fait plus de 130 ans que les communistes savent celà et nous ne voyons aucune raison de le modifier d'un iota.

Par conséquent, tout ce que certains présentent comme des nouveautés comme par exemple le développement des monopoles était déjà parfaitement compris et analysé par Marx. Comme nous l'avons vu, c'est avec la phase de subordination réelle basée sur la plus-value relative que se développent la concentration et la centralisation du capital, ainsi que l'intervention croissante de la science dans le procès de production. Marx montre dans le chapitre sur la plus-value relative (Capital I, 4) comment chaque capitaliste essaye de tourner à son avantage la loi de la valeur en accroissant la productivité du travail, empochant ainsi un surprofit (lequel sera remis bientôt en question par la généralisation de la technique supérieure).

C'est sur la base du profit moyen et de la concurrence que surgissent surprofits et monopoles. Et la théorie du surprofit (donc du monopole) est complètement traitée par Marx et plus particulièrement dans la section du livre III intitulée "Transformation du surprofit en rente foncière".

1.2. La place de la question agraire dans la théorie communiste.

"Les points décisifs de notre conception furent pour la première fois indiqués scientifiquement, encore que sous la forme polémique dans mon écrit Misère de la philosophie, publié en 1847 et dirigé contre Proudhon".

(Marx - Oeuvres I. p. 274)

Dès "Misère de la philosophie" sont donc développées les positions prolétariennes essentielles sur la question agraire. C'est également dans ce premier ouvrage publié que Marx démontre l'origine pratique de la théorie. Elle est liée au mouvement révolutionnaire et ne présente pas passivement une nouvelle interprétation scientifique du monde, mais expose pratiquement le but poursuivi par le prolétariat : l'émancipation de l'espèce humaine. Le caractère impersonnel de la théorie se traduit par ce fait qu'elle est une théorie de parti. Elle exprime le point de vue historique invariant du prolétariat, organisé en parti communiste.

"De même que les économistes sont les représentants scientifiques de la classe bourgeoise, de même les socialistes et les communistes sont les théoriciens de la classe prolétaire. Tant que le prolétariat n'est pas encore assez développé pour se constituer en classe, que par conséquent la lutte même du prolétariat avec la bourgeoisie n'a pas encore un (./.)

caractère politique, et que les forces productives ne sont pas encore assez développées dans le sein de la bourgeoisie elle-même, pour laisser entrevoir les conditions matérielles nécessaires à l'affranchissement du prolétariat et à la formation d'une société nouvelle, ces théoriciens ne sont que des utopistes qui, pour obvier aux besoins des classes opprimées, improvisent des systèmes et courent après une science régénératrice. Mais à mesure que l'histoire marche et qu'avec elle la lutte du prolétariat se dessine plus nettement, ils n'ont plus besoin de chercher la science dans leur esprit, ils n'ont qu'à se rendre compte de ce qui se passe devant leurs yeux et de s'en faire l'organe. Tant qu'ils cherchent la science et ne font que des systèmes, tant qu'ils sont au début de la lutte, ils ne voient dans la misère que la misère, sans y voir le côté révolutionnaire qui renversera la société ancienne. Dès ce moment, la science produite par le mouvement historique, et s'y associant en pleine connaissance de cause, a cessé d'être doctrinaire, elle est devenue révolutionnaire." (Misère de la philosophie -P.133)

Par conséquent, au fur et à mesure que l'évolution historique confirme les résultats de la théorie, ceux-ci s'inscrivent dans la continuité des écrits de 1847 (date à laquelle est également rédigé le Manifeste du Parti Communiste). Ceci est naturellement valable pour la théorie de la rente :

"J'ai donné dans un autre ouvrage (Il s'agit de Misère de la philosophie -NDR-) une explication suffisante de la propriété foncière moderne."

(Marx. Histoire des doctrines économ. p.359)

Dans 'Misère de la philosophie', certaines formulations rejoignent celles de Ricardo, quoique beaucoup de conclusions soient divergentes. Ceci n'est d'ailleurs pas contradictoire avec la spécificité de la théorie prolétarienne mais confirme la thèse classique de l'impersonnalité de celle-ci : la théorie ne naît pas d'un homme, mais d'une époque, moment où toutes les conditions historiques rendent visibles les résultats qu'il ne reste plus qu'à formuler (chose que peut faire même un bourgeois, mais seulement partiellement. Seul le communisme peut organiser tous ces résultats en une totalité qui lui fournisse une vision non aliénée du cours historique).

Toutefois, si pour Ricardo la hausse de la population conduit à défricher des terres de plus en plus mauvaises, entraînant la hausse du prix du blé et donc la hausse de la rente; Marx lui, en 1851, montre qu'il n'en est pas toujours ainsi et qu'il existe la possibilité d'une rente même en cas d'une baisse du prix du blé. Aussi, l'exemple envisagé par Ricardo n'est plus qu'une possibilité parmi beaucoup d'autres.

Enfin, dans sa lettre à Engels du 2 Aout 1862, Marx précise les modalités de la transformation des valeurs en prix, et formule la théorie de la rente absolue (c'est-à-dire la possibilité d'une rente même sur le plus mauvais terrain). L'importance de la théorie de la rente est affirmée ainsi :

"Mais plus je me plonge dans cette ordure (l'économie politique -NDR-) plus je me convaincs que la réforme de l'agriculture, donc également de cette merde de propriété qui se fonde sur elle est l'alpha et l'oméga du bouleversement futur, sans quoi le père Malthus aurait raison."

Enfin, la théorie de la rente contient également la théorie du surprofit. En effet, l'accroissement de la productivité du travail qu'entraîne le développement de l'industrie mécanique et le rôle croissant de la science dans le procès de production (aspects de la phase de subordination réelle) fait apparaître la machine comme une force naturelle (et ceci d'autant plus que la machine est plus productive.)

"Déduction faite des frais quotidiens de la machine et de l'outil, c'est-à-dire de la valeur que leur usure et leur dépense en matières auxiliaires telles que charbon, huile, etc... transmettent en moyenne au produit journalier, leur aide ne coûte rien. Mais ce service gratuit de l'une et de l'autre est proportionnée à leur importance respective. Ce n'est que dans l'industrie mécanique que l'homme arrive à faire fonctionner sur une grande échelle les produits de son travail passé comme forces naturelles c'est-à-dire gratuitement." (cf. Capital I, 4.15. Oeuvres I p.933)

"Ricardo porte parfois son attention si exclusivement sur cet effet des machines qu'il oublie la portion de valeur transmise par les machines au produit et les met sur le même pied que les forces naturelles." (id.)

1.3. Les trois classes du mode de production capitaliste.

1.3.1. Le communisme et la question agraire.

Comme le remarquait Bordiga, Marx et Engels ont écrit plus sur l'agriculture que sur l'industrie. Ils ont consacré plusieurs chapitres du 'Capital' à la théorie de la rente (Livre III et IV) mais aussi de nombreuses pages du Livre I (l'accumulation primitive) et du livre II (cf. la rotation du capital).

A part 'Misère de la philosophie', déjà cité, de nombreux autres textes abordent ces problèmes (Discours sur le libre-échange, La guerre des paysans, La question paysanne en France et en Allemagne, Le 18 Brumaire, La question du logement, et les Manuscrits de 44, sans parler des Grundrisse etc...)

Cette importance quantitative des écrits résulte non pas d'une soi-disant domination de l'agriculture à l'époque où écrivait Marx, ce qui est le point de vue des crétins (petits-cousins de ceux qui voient en Marx le penseur de la "société industrielle du XIX^e siècle"), mais de l'importance qualitative de ce secteur de la production sociale.

D'une part, il ne peut y avoir de société développée si la productivité du travail dans ce secteur n'est pas telle qu'elle soit capable d'entretenir d'autres membres qui pourront ainsi se consacrer à des activités non immédiatement liées à la terre; d'autre part il ne peut y avoir de production sans qu'existe ce moyen de production qu'est la terre. Même s'il revêt une importance particulière dans l'agriculture et dans le bâtiment, il constitue aussi le support de toute autre activité sociale. Il faut encore ajouter les points suivants, plus spécifiques au mode de production capitaliste.

-Pour le prolétariat, le secteur agricole fournit les moyens de consommation ou les matières premières destinées à la fabrication des subsistances qui lui permettront de se nourrir. Les dépenses (avec le loyer du logement) directement reliées à la terre occupent une part importante dans le prix de la force de travail (aujourd'hui encore, 40 à 50% du revenu d'un ouvrier).

-C'est dans ce secteur que le capital est le plus soumis à la nature, la rotation du capital dépendant des cycles naturels.

-Marx peut, avec la théorie de la rente foncière résoudre un problème qui paraît contredire la théorie de la valeur-travail. En effet la terre a un prix sans être un produit du travail, cette apparente contradiction est levée dans l'étude du prix de la terre.

-Last but not least, c'est dans ce secteur qu'on voit le mieux les trois classes en présence dans le mode de production capitaliste. Les capitalistes (de l'industrie, du commerce ou de l'agriculture), les ouvriers salariés et les propriétaires fonciers.

1.3.2. Les trois classes du mode de production capitaliste.

Contre tous les théoriciens de la bureaucratie comme nouvelle classe (Daménistes, SouB, IS), la Gauche se chargea de défendre l'intangible schéma communiste selon lequel le mode de production capitaliste "pur" comprend

trois classes (et non deux comme d'autres l'affirment). Ce 'modèle ternaire de la société bourgeoise' se retrouve dans le plan de "l'Economie" prévu par Marx (plan qui prévoyait SIX livres dont le 'Capital' dans son entier - les trois livres - n'est que le premier : Capital, travail salarié, propriété foncière, Etat, commerce extérieur, marché mondial et crises).

Dans l'introduction générale de 1857 où Marx dessine la plan de son étude, on peut lire :

"Les catégories qui constituent la structure interne de la société bourgeoise et sur lesquelles reposent les classes fondamentales. Capital, travail salarié, propriété foncière. Leurs rapports réciproques. Ville et campagne. Les trois grandes classes sociales. L'échange entre celles-ci".

Or l'agriculture (cf. plus haut l'extrait du 'Dialogue avec les morts') met directement aux prises ces trois classes.

C'est dans l'agriculture que naît le mode de production capitaliste ainsi que la classe capitaliste. Car si le prolétariat a été créé par la violence, discipliné par la terreur, l'expropriation de la population campagnarde ne pouvait engendrer que de grands propriétaires fonciers. Il faut donc expliquer l'origine des capitalistes et ceci correspond à la genèse du fermier capitaliste (cf. Capital I).

La révolution agricole qui a entraîné un bouleversement dans les conditions de la propriété foncière a entraîné des modifications techniques (perfectionnement des méthodes de culture, concentration des moyens de production, exploitation accrue des salariés agricoles), et la production d'une plus grande masse de marchandises.

La transformation des paysans en salariés entraîne la disparition de l'industrie domestique. Ainsi d'une part les fermiers capitalistes vont pouvoir écouler leurs marchandises auprès de l'industrie en fournissant les moyens de subsistance nécessaires à la reconstitution de la force de travail, et les matières premières qui entrent dans le capital constant, d'autre part le capital industriel voit, avec la disparition de l'économie domestique la possibilité de se constituer un marché intérieur.

Par conséquent une fois expliquée la genèse du fermier capitaliste qui s'accomplit peu à peu, Marx peut expliquer la formation des capitalistes industriels, qui elle, ne se fait pas progressivement.

Il y a une difficulté à exposer séparément la théorie de la rente car "si l'on ^{ne} peut pas comprendre la rente foncière sans le capital, on comprend bien le capital sans la rente foncière". (Marx).

Lorsque Marx analyse la propriété foncière, il n'étudie pas la propriété foncière en général, mais sa forme développée, lorsque celle-ci a subi l'action transformatrice du capital, et est donc soumise au mouvement de celui-ci. Cela implique que les développements théoriques élaborés par Marx concernent uniquement le mode de production capitaliste (par exemple les concepts de rente absolue et de rente différentielle).

Quant à la classe qui les nie toutes, le prolétariat, il fournit le surtravail que le capital s'approprie et qu'il accroît sans cesse. (Ce surtravail se répartit entre les capitalistes industriels -profit-, les capitalistes financiers -intérêt- et les propriétaires fonciers -rente-).

1.3.3 Dialectique des trois classes.

C'est grâce à l'action du capital sur la propriété foncière que se développe le travail salarié.

"Lant par sa nature que par l'histoire, le capital crée la propriété et la rente foncière modernes; son action dissout donc parallèlement les anciennes formes de la propriété foncière. La nouvelle forme surgit à la place de l'ancienne par suite de l'action du capital. En ce sens, le capital est père de l'agriculture moderne. Les rapports économiques de la propriété foncière moderne représentent un procès : rente foncière - capital - travail salarié (on peut l'inverser ainsi : travail salarié- (./

capital-rente foncière; mais toujours, c'est le capital qui est l'inté-
médiaire actif.) Nous avons ainsi la structure interne de la société
moderne, le capital étant posé dans la totalité de ses rapports."

(Marx - Grundrisse T.1)

Le mouvement du capital entraîne un accroissement absolu du nombre de
prolétaires dont l'exploitation permet la mise en valeur du capital.

Dans la phase de soumission réelle le procès de valorisation a pour con-
séquence d'une part la diminution du salaire relatif (diminution de la part
de la valeur de la force de travail dans la valeur créée par la force de
travail, ce qui est une autre manière de dire que le taux d'exploitation croît)
d'autre part le développement d'une surpopulation relative due à la hausse
de la composition organique du capital.

Marx montre également que l'intérêt du capital est de faire vivre un maxi-
mum de personnes sur la plus-value et qu'au cours de son développement il
devient par rapport à sa propre logique de plus en plus improductif; aussi, il
s'oppose à l'introduction de nouvelles machines, et, de même le temps de circu-
lation devient plus grand que le temps de production; il faut pour faire cir-
culer la valeur créée utiliser une partie plus grande du capital. Enfin, pour
accroître la valorisation du capital et pour modifier les valeurs d'usage
(aussi bien la technologie employée dans le procès de travail que les moyens
de consommation), la science occupe une place croissante dans le procès de
production. D'où le gonflement des nouvelles classes moyennes.

Enfin, si pour la partie active de l'armée industrielle, le capital forge
des chaînes dorées durant les périodes d'expansion (possibilité d'augmenta-
tion du salaire réel), elle se retrouve complètement démunie lorsqu'éclate la
crise.

Par contre le prolétariat agricole, lui, diminue, étant donné que par suite
du progrès de la productivité, il faut de moins en moins de travail salarié
pour une même superficie de terre. Ainsi d'après "Economie rurale" (1967) le
nombre d'UTH pour les grandes exploitations passe de 7,4 pour 100 ha en 1938
à 3,3 en 1965. Autrefois pour un labour profond d'automne, un charretier la-
bourait 33 ares par jour. De nos jours un tracteur moyen labore 1,5 ha.
Certains évaluent un tracteur à 1,4 salariés. L'évolution des salariés est la
suivante :

1862	2.975.000
1929	1.523.000
1946	1.039.725
1954	1.151.000
1962	829.600
1968	604.500
1974	368.000

Le mouvement du capital tend d'autre part à faire du bourgeois un person-
nage superflu, ainsi que du propriétaire foncier. Il s'opère une séparation
entre la propriété et la fonction du capitaliste (cf. Livre III, chap. du
crédit et de l'intérêt). Le capital n'utilise plus alors que des fonctionnai-
res salariés. Il se dépersonnalise.

Au cours de son mouvement, le capital lutte contre la propriété foncière
d'une part pour s'approprier le surprofit que la propriété foncière capte,
et qui, notamment par la lutte pour l'allongement du bail empêche le capital
de s'investir dans l'agriculture, d'autre part du fait du rôle spécifique
que joue la propriété foncière qui freine l'investissement des capitaux, tant
qu'elle n'a pas reçu une certaine masse de plus-value (rente absolue).

Ceci a une double conséquence : 1°/ la difficulté pour le capital de pé-
nétrer dans l'agriculture 2°/ une partie de la plus-value est soustraite
à la péréquation du taux de profit.

Enfin, la propriété foncière entraîne un renchérissement des produits agricoles avec tous les effets que cela implique à la fois sur la composition organique et sur la valeur de la force de travail.

La fraction radicale de l'économie politique qui s'inscrit dans la lignée de Ricardo (c'est-à-dire Mill, Cherbuliez, Hilditch etc...) avait comme mot d'ordre le transfert de la rente à l'Etat. Ils y voyaient un excellent moyen d'alléger les impôts des capitalistes. Cependant, avec le développement du mode de production capitaliste et de la lutte des classes, la bourgeoisie est de moins en moins capable de s'en prendre à la propriété foncière car à travers la critique de celle-ci, ce sont les rapports de propriété bourgeois qui risquent d'être remis en cause. D'où l'attentisme, les hésitations de la bourgeoisie vis-à-vis des propriétaires fonciers. C'est en se basant sur cette analyse de Marx que Lénine pouvait montrer que la bourgeoisie russe étant beaucoup trop liée à l'Etat tsariste et aux propriétaires fonciers, elle serait incapable de mener à bien sa propre révolution étant donné qu'en Russie s'ouvrait la perspective d'une révolution démocratique bourgeoise. Aussi le prolétariat fit-il sien le mot d'ordre bourgeois radical : nationalisation de la terre :

"Nous devons nous faire une idée exacte des forces sociales réelles qui se dressent contre le "tsarisme" (force parfaitement réelle et parfaitement compréhensible par tous), et qui sont capables de remporter sur lui une "victoire décisive". Ces forces ne peuvent être ni la grande bourgeoisie, ni les grands propriétaires fonciers, ni la "société" qui suit l'Osvobodjénie (revue libérale bourgeoise NDP). Nous voyons même qu'ils ne veulent pas de cette victoire décisive. Nous savons qu'ils sont incapables, de par leur situation sociale, de soutenir une lutte décisive contre le tsarisme : la propriété privée, le capital, la terre sont à leurs pieds un trop lourd boulet pour qu'ils puissent engager une lutte décisive. Ils ont trop besoin, contre le prolétariat et la paysannerie, du tsarisme avec son appareil policier et bureaucratique, avec ses forces militaires, pour aspirer à sa destruction."

(Lénine - Deux tactiques de la social-démocratie)

1.3.4 Les représentants des trois classes en présence.

Nous avons déjà signalé que si les économistes représentent la classe dominante, par contre les communistes défendent le point de vue du prolétariat.

L'économie politique connaît deux phases : tant que le prolétariat n'intervient que de façon faible dans la lutte des classes, la bourgeoisie est encore capable d'accomplir un travail scientifique dans ce domaine. Constituée comme science à l'époque des manufactures, l'économie politique connaît sa période classique avec ses premiers représentants : William Petty en Angleterre et Boisguillebert en France, atteint son apogée vers 1830 et a pour derniers grands représentants Ricardo pour l'Angleterre et Sismondi pour la France.

A partir de là, la science économique régresse, elle ne cherche plus à comprendre les mécanismes du mode de production capitaliste, mais se borne à en faire l'apologie la plus grossière, c'est pourquoi Marx la dénomme 'économie politique vulgaire'. Contrairement à ce que prétendent les vulgaires, justement, Marx n'est pas le dernier des économistes classiques. Bien au contraire il s'est livré à la critique communiste de la science économique dans son ensemble (ce qu'il fait également en montrant que cette science régresse depuis 1830).

Ce qui a pour conséquence que toute la production de la science économique bourgeoise (les Keynes, Galbraith, Samuelson et autres...) depuis cette date se situe largement au-dessous de Ricardo ou de Sismondi.

Il va de soi que cela s'applique, ô combien! aux "dépasseurs" et "enrichisseurs" de Marx. Par conséquent toute nouvelle théorie économique est

morte avant même d'être née; Marx était plus concis lorsqu'il disait de l'économie politique que c'était de la merde!

Les divers auteurs classiques théorisent différemment les rapports des trois classes suivant la fraction de la classe dominante qu'ils représentent. Si Ricardo est le représentant de la bourgeoisie industrielle et est considéré par Marx comme "l'adversaire le plus stoïque du prolétariat", Smith, lui, pense que l'intérêt général de la société s'identifie avec l'intérêt de la classe des propriétaires fonciers. Il en va de même en gros pour la classe des salariés dont les intérêts particuliers ne s'opposent pas à l'intérêt général. Par contre il pense que la société devra se méfier des capitalistes et considérer leurs propositions avec la plus extrême méfiance. Malthus, lui est le représentant le plus vil des propriétaires fonciers, et Marx le vouait à la haine de la classe ouvrière.

A l'opposé des économistes se situent les représentants du prolétariat, les communistes. Ce n'est pas à ces derniers que revient le mérite d'avoir découvert l'existence des classes, car des historiens avaient avant eux exposé l'évolution historique, et des économistes, l'anatomie économique. Par contre, la découverte originale du communisme est d'avoir démontré que :

1°/ L'existence des classes n'est liée qu'à des phases historiques déterminées du développement de la production.

2°/ La lutte des classes mène nécessairement à la dictature du prolétariat.

3°/ Cette dictature elle-même ne représente qu'une transition vers l'abolition de toutes les classes et vers une société sans classe.

(cf. Marx: lettre à Weydemeyer - 5 Mars 1852)

1.3.5. Question agraire et doute révisionniste.

Les multiples déviations et remises en cause des principes contre lesquelles Marx et Engels eurent à lutter au sein de l'AIT puis de la II^e internationale n'épargnaient pas, bien évidemment, la question agraire.

Par exemple dans la 'Critique au programme de Gotha', Marx montre que Lassalle n'attaquait que la classe des capitalistes et non celle des propriétaires fonciers. Or,

"Dans la société actuelle, les moyens de travail sont le monopole des propriétaires fonciers (le monopole de la propriété foncière est même la base du monopole capitaliste) et des capitalistes."

(Critique du programme de Gotha - p.10-)

Et le texte rappelle que dans les statuts de l'AIT, même si ces deux classes n'étaient pas nommées, il n'était pas moins évident que les moyens de travail étaient le monopole des propriétaires fonciers et des capitalistes. Par conséquent le prolétariat ne limite pas sa lutte aux seuls capitalistes mais l'engage aussi contre les propriétaires fonciers.

Musique d'aujourd'hui, paroles d'hier : la même critique s'applique à la misérable politique des partis "communistes" qui soutiennent démagogiquement l'existence de la petite propriété parcellaire, alors que celle-ci tend à être éliminée par le mouvement même du capital.

Engels critiquait déjà (cf. La question paysanne en France et en Allemagne) les penchants opportunistes du mouvement Français (Lafargue etc...) qui pour gagner à lui la petite paysannerie proposait la coalition de tous les éléments de la production agricole "contre l'ennemi commun : la féodalité terrienne". Or, comme le montre Engels, cela constituait une violation des principes. De même, aujourd'hui, les staliniens ne luttent plus contre la propriété foncière parcequ'ils jugent que l'adversaire est devenu le grand capital monopoliste qu'il convient de réduire en l'isolant du reste de la nation.

Toutefois la différence réside en ce que l'opportunisme de Lafargue pouvait, selon Engels être redressé, alors que l'opportunisme d'aujourd'hui est définitivement contre révolutionnaire et doit être combattu de front.

Nous avons déjà vu tout ce que la stratégie anti-monopoliste devait à Proudhon, nous découvrons maintenant qu'elle compte aussi Lassalle parmi ses ancêtres.

Il faut noter comment s'établit la falsification qui permet aux staliniens de défendre la propriété privée de la terre tout en se réclamant de Marx. Marx pensait que le transfert de la rente à l'Etat ne supprimait pas le capital (cf. plus haut § 1.3.3)

"Nous-mêmes, comme je l'ai déjà rappelé, nous avons déjà admis cette appropriation de la rente foncière par l'Etat, parmi les nombreuses mesures de transition qui, ainsi que le Manifeste l'observe, sont en elles-mêmes contradictoires et doivent l'être.

Mais ce desideratum des économistes bourgeois radicaux d'Angleterre, en faire la panacée socialiste, déclarer que cette procédure est la solution des antagonismes cachés au sein de la production de notre époque, c'est ce qui a été fait d'abord par Colins (...) Tous ces "socialistes" depuis Colins, ont ceci en commun qu'ils laissent subsister le travail salarié et donc la production capitaliste; ils veulent se leurrer, ou leurrer le monde en promettant que, par la transformation de la rente foncière à l'Etat, toutes les tares de la production capitaliste vont disparaître d'elles-mêmes. Tout cela n'est donc qu'une tentative enrubannée de socialisme pour sauver la domination capitaliste et, en fait, la fonder à nouveau sur une base encore plus large que l'actuelle." (Marx à Sorge 30/6/81)

Dans l'interprétation stalinienne, cela devient : il ne faut pas nationaliser la terre, il faut donc défendre la petite propriété. Or on omet ainsi de préciser deux choses :

- Si le paiement de la rente à l'Etat ne supprime pas le mode de production capitaliste, il en va de même du transfert du capital aux mains de l'Etat.

"Mais ni la transformation en sociétés par actions, ni la transformation en propriété d'Etat ne supprime la qualité de capital des forces productives. Pour les sociétés par actions, cela est évident. Et l'Etat moderne n'est à son tour que l'organisation que la société bourgeoise se donne pour maintenir les conditions extérieures générales du mode de production capitaliste contre les empiètements venant des ouvriers comme des capitalistes isolés. L'Etat moderne, qu'elle qu'en soit la forme, est une machine essentiellement capitaliste : l'Etat des capitalistes, le capitaliste collectif en idée." (Engels - l'Anti-Dühring p.315)

- D'autre part si le mot d'ordre de nationalisation de la terre peut ne pas dépasser le cadre bourgeois, il a le mérite d'être radical; par contre celui de la défense de la propriété, outre son caractère petit-bourgeois a le défaut d'être conservateur et réactionnaire.

(à suivre)